



Germanica

12 | 1993

Le Modernisme dans les littératures scandinaves

Un automne

En höst kommer

Traducteur : Georges Ueberschlag



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1505>

DOI : 10.4000/germanica.1505

ISSN : 2107-0784

Éditeur

CeGes Université Charles-de-Gaulle Lille-III

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1993

Pagination : 203-218

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

« Un automne », *Germanica* [En ligne], 12 | 1993, mis en ligne le 06 juillet 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1505> ; DOI : 10.4000/germanica.1505

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Tous droits réservés

Un automne

En höst kommer

Traduction : Georges Ueberschlag

- 1 Cette nuit-là on eut les premières gelées.
- 2 Le matin les dahlias penchaient leur tête roussie. L'herbe était couverte de petits cristaux blancs. Les toiles d'araignée des échaliers brillaient à la lumière du matin.
- 3 Dans les maisons aux vérandas humides on n'entendait pas le moindre bruit. Les chats sortaient de leur abri nocturne en s'étirant, miaulant devant les portes. Mais personne ne les faisait entrer. On dormait. Tout le monde dormait. Seules les silhouettes vives des arbres veillaient.
- 4 Cela rappelait l'été.
- 5 Mais il faisait froid. Une petite buée blanche s'élevait au-dessus des meules de fumier. Les jardins étaient remplis de pommes que le vent avait fait tomber.
- 6 Le soleil n'éblouissait plus personne.
- 7 Ce jour-là, au crépuscule, un homme vint à passer devant la petite maison du garde-barrière, Tomtebo 178. À travers la fenêtre ouverte la femme du garde-barrière l'entendait marcher sur les traverses. Elle écarta les rideaux pour regarder.
- 8 La maison du garde-barrière était située dans un vallon. Devant la fenêtre de la façade coulait un ruisseau. Au printemps, le ruisseau était d'un jaune sale, et il coulait à flots épais. En été, il n'y avait plus qu'un petit filet d'eau. Une eau si claire alors qu'on pouvait voir le fond. Puis venaient les automnes avec leurs pluies violentes. Où les talus s'effondraient. Et le ruisseau écumait alors et soulevait ses vagues épaisses. En hiver, quand il y avait de la neige, il était entièrement gelé. Il ne formait plus qu'un avec les champs. On en était bien content. Cela, c'est l'histoire du ruisseau.
- 9 C'était aussi la leur, pouvait-elle se dire parfois. Durant les moments difficiles. Elle en avait.
- 10 Juste devant la maison il y avait deux collines. Elles montaient tout droit au ciel. Quand son homme était sorti, elle avait l'habitude d'aller sur la voie, simplement pour regarder. D'abord elle regardait droit devant elle. Il y avait de la forêt. Puis elle regardait d'un côté, là où le chemin de fer disparaissait dans le vide. Et puis elle regardait de l'autre côté, là où

la voie se perdait dans le ciel. Puis il ne restait plus qu'un seul côté à regarder. Là aussi il y avait de la forêt.

- 11 Elle se dit alors : On est comme au fond d'une marmite. Et on n'arrivera jamais à en sortir.
- 12 Cette pensée lui revenait souvent. Pas seulement dans les moments difficiles.
- 13 Parfois, lorsqu'elle était sur la voie, un train surgissait sur la crête. Alors elle devait s'écarter. Mais il lui arrivait de penser : On devrait rester sur place. Rencontrer son destin.
- 14 Mais elle ne le faisait jamais.
- 15 Et les trains passaient en sifflant. Ils ne s'arrêtaient jamais. Jamais. Et personne ne la regardait. Elle restait debout à l'ombre du monstre noir. Personne ne lui faisait un signe de la main. Personne.
- 16 Si, une fois.
- 17 Le train descendait la pente en grondant sourdement. Elle était accroupie près de la barrière et attendait. Il traversait le pont du ruisseau dans un bruit assourdissant. Arriva jusqu'à chez elle. Juste avant que la locomotive ne passe, elle vit que dans la cabine du conducteur quelqu'un tendait son bras. Quelqu'un faisait signe. C'était sûr, quelqu'un faisait signe. Elle en fut tout inondée de bonheur. Incapable de faire quoi que ce soit. Elle restait simplement là. Lorsque le grondement du train avait disparu, elle était toujours là, immobile.
- 18 Cela continua pendant plusieurs jours. Longtemps. Chaque jour elle se postait là, tremblante d'appréhension. Et chaque fois elle se disait, pleine d'angoisse : Aujourd'hui c'est fini. Mais une fois de plus un bras se tendait. Quelqu'un faisait signe. Et cela, pensait-elle, lui donnait la force de vivre. Cela lui faisait oublier les grandes et les petites mesquineries de la vie quotidienne. Elle était gaie. Parfois même elle chantait. Son mari en fut tout étonné. Se disant que la solitude devait drôlement lui peser. Il y avait bien trois kilomètres jusqu'à la prochaine ferme. Et voilà tout à coup qu'elle était si joyeuse. Il ne comprenait pas.
- 19 Mais un jour ce fut effectivement la fin. Elle avait attendu en vain pendant toute une semaine. Puis elle continua à vieillir en silence. Mais le souvenir de celui qui avait fait signe était bien vivant en elle. Lui donnait même la force de vivre. Un jour il viendra, se disait-elle, celui qui a fait signe.
- 20 Mais il ne vint jamais.
- 21 Et maintenant elle voyait arriver l'automne.
- 22 Le matin, le ruisseau était recouvert d'une couche de glace d'un jaune sale. Lorsqu'elle appuyait avec son pied, il s'y formait un trou. L'eau jaillissait, malade, purulente. Et les dahlias avaient gelé. Ils étaient morts, tous.
- 23 Du haut de la crête il voyait les rails qui descendaient la pente. Au début ils brillaient. En bas ils devenaient tout noirs. Puis ils brillaient de nouveau en remontant l'autre pente. Ils disparaissaient dans un lointain bleu. Et tout là-bas, dans ce lointain, quelque chose surgissait. Trop petit pour être un train. Probablement un garde-barrière, se dit-il. Avec une draine.
- 24 Alors il aperçut la maison du garde-barrière. Elle était à l'ombre. La fumée bleue qui s'échappait de la cheminée se détachait sur la masse sombre de la pente. Il se dit : Pauvres

- gens. Ils sont là comme au fond d'une marmite. Est-ce qu'ils arriveront jamais à s'en sortir ? À monter un jour jusqu'au sommet ? Ou bien rester ont-ils toujours là en bas ?
- 25 Puis il envisagea le côté pratique. Une maison de garde-barrière : de la chaleur, du café. Une petite pièce de monnaie.
- 26 Il se mit alors à descendre la pente. Marchant lentement. Les pieds lui faisaient mal. Ses pas résonnaient dans la clarté du soir. Il pouvait l'entendre lui-même. Il essaya de marcher plus silencieusement. Mais ce fut en vain.
- 27 En s'approchant de la petite maison il se demanda avec curiosité quelle sorte de gens pouvaient bien y habiter. Tout avait un air si coquet et si bien rangé. Autour de la maison il y avait une clôture. Des lattes rouges, avec des pointes blanches. Les fenêtres étaient peintes en vert. Elles étaient ouvertes. Il sentait l'odeur du café. Juste au moment où il pensait quitter la voie, il vit le rideau glisser lentement de côté. Quelqu'un l'observait. Alors il se redressa. Pour marcher plus vite. Regardant droit devant lui. Lorsqu'il arriva juste en face de la maison il y jeta un coup d'œil furtif. Sur un panneau blanc, au-dessus du chambranle, il pouvait lire : Tomtebo 178. Peint en belles lettres rouges.
- 28 Pendant tout ce temps il avait senti les regards peser sur son dos. Levant les yeux, il se mit à marcher d'un pas très rapide. Pour les fuir.
- 29 Mais le nom, le nom avait éveillé des souvenirs en lui.
- 30 Lorsque le garde-barrière apparut au tournant, s'engageant dans la ligne droite de la voie de chemin de fer, il aperçut quelque chose de noir, de petit, très très loin. Cela doit être un homme, se dit-il. Probablement un mendiant. Il faut que je me dépêche pour arriver à la maison. Pour qu'il n'arrive rien de fâcheux.
- 31 Il accéléra l'allure. La voie ferrée chantait sous lui. Ce chant, il le connaissait bien.
- 32 Il s'arrêta un instant sur la crête. Alors il vit que l'homme avait déjà passé à côté de la maison. Cela le tranquillisa. Il laissa la draisine dévaler la pente.
- 33 L'autre marchait au milieu de la voie. Arrivé à mi-chemin de la pente, le garde-barrière se mit à crier : Attention là en bas !
- 34 Mais l'homme continuait tranquillement. Le garde-barrière tira les freins. Tout le wagonnet grinça. Puis s'arrêta d'un seul coup. L'homme continuait tranquillement. Un instant le garde-barrière croyait qu'il allait se diriger droit sur la draisine. Mais il s'arrêta, avec un petit sourire, et dit : Bonsoir.
- 35 Ce n'était pas un sourire effronté. Et ses yeux étaient doux et calmes. Et le garde-barrière, qui avait pensé dire quelque chose, ne dit rien.
- 36 L'homme ne dit rien non plus. Il s'écarta simplement de côté, comme s'il avait l'intention de continuer son chemin.
- 37 Mais alors le garde-barrière prit peur pour de bon. Est-ce que vous y êtes entré, demanda-t-il.
- 38 Non, dit l'homme, avec le même petit sourire, je n'y ai pas été.
- 39 Le garde-barrière ne savait pas quoi dire. Il réfléchit un instant. En regardant par terre. Il avait peur du regard de l'autre. Puis il dit ; Voulez-vous entrer avec moi, peut-être ? Le chemin jusqu'au prochain village est très long. Presque trente kilomètres.
- 40 Mais ça, c'était un mensonge. Il n'y avait pas plus que quelques kilomètres.
- 41 Non, dit l'homme, je n'y tiens pas. J'y arriverai bien.

- 42 Mais un petit café, cela vous ferait du bien, dit le garde-barrière. Lorsqu'on a marché pendant si longtemps... Bon, venez maintenant !
- 43 Non, dit l'homme tranquillement.
- 44 La garde-barrière était désespéré. Mais il ne trouvait rien à dire. Il resta planté sur place un bon moment, avalant sa salive. L'autre en profita pour se remettre en route.
- 45 Le garde-barrière se laissa tomber sur la draisine. Le bruit des pas de l'autre s'éloignait derrière lui. Perdant alors toute maîtrise de lui-même, il se leva d'un bond et s'écria : Hé là-bas ! Vous avez perdu quelque chose. Revenez !
- 46 L'homme se retourna et demanda en criant : Quoi donc ?
- 47 Il avait une voix étrangement claire. Pénétrante, mais non pas stridente. Qui remua le garde-barrière jusqu'au tréfonds de son âme.
- 48 Il s'écria : Une pièce de monnaie ! Une belle pièce de monnaie !
- 49 Ah bon, répondit l'homme, eh bien, gardez-la.
- 50 Puis il se mit à continuer son chemin.
- 51 Mais le garde-barrière, hurlant tout son désespoir, lui cria : Non ! Vous entendez, revenez ! Il ne faut pas partir ! Pas partir !
- 52 Et l'homme se retourna effectivement et revint. Il s'assit sur la draisine. Et ils se mirent à rouler. En silence. Arrivé devant la maison ils s'arrêtèrent pour descendre. Le garde-barrière souleva la draisine pour la poser à côté des rails.
- 53 Puis ils entrèrent.
- 54 Il avait commencé à faire sombre. Les ombres étaient déjà d'un bleu plus épais. Les forêts étaient comme des murs impénétrables.
- 55 Dans l'obscurité du vestibule ils s'arrêtèrent un instant. Le garde-barrière dit en chuchotant : Voulez-vous attendre un instant, dites ? Je vais parler à ma femme. Elle est un peu, oui, comme on dit, elle est un peu craintive.
- 56 Puis il entra dans la cuisine. L'homme l'entendait qui parlait à voix basse. Au bout d'un moment la porte s'ouvrit de nouveau. Le garde-barrière, apparaissant sur le seuil, dit doucement : Maintenant vous pouvez entrer. Mais ne vous occupez pas d'elle.
- 57 Il faisait sombre dans la cuisine. Ils pouvaient à peine reconnaître leurs visages. La femme du garde-barrière était debout près de la cuisinière. Lorsque l'étranger entra, elle se retourna. Avec un petit sourire. Mais elle ne dit rien. Son visage était tourmenté. Un peu comme le sont les bouleaux des montagnes. Toute sa silhouette était ainsi. Mais lorsqu'elle souriait, on voyait qu'un jour elle avait été jeune.
- 58 Ils prirent place à table.
- 59 La femme mit des tasses et une cafetière, se déplaçant sans faire le moindre bruit, se trouvant derrière vous lorsqu'on s'y attendait le moins. Le garde-barrière était inquiet et s'agitait sur sa chaise. Il cherchait le regard de l'autre. Mais en vain. L'étranger restait assis sans dire un mot. Il fixait le sol.
- 60 Longtemps ils restèrent assis devant leurs tasses vides, en silence.
- 61 Mais soudain la femme du garde-barrière se trouva derrière l'étranger. Alors celui-ci leva les yeux. Il rencontra son regard. Un regard rempli de peur, de solitude. Lorsqu'elle versait le café, ses mains tremblaient. Arrivée à ses côtés, elle s'arrêta un instant.

- 62 Avec le café le garde-barrière devint plus loquace. Il demanda : Avez-vous marché longtemps aujourd'hui ? Je veux dire, d'où venez-vous exactement, et où voulez-vous aller ?
- 63 Il ne demandait pas par curiosité. Simplement pour dire quelque chose.
- 64 L'homme alors leva les yeux, perçant le garde-barrière de son regard. Ou du moins il le croyait, lui. Il dit : Je viens de quelque part. Et je vais sans doute quelque part aussi. Où, je ne le sais pas. Mais peut-être bien que je le sais quand même. C'est là ma vie. Ou bien mon destin.
- 65 Quelle réponse étrange se dit le garde-barrière. Du moins pour un vagabond, pensa-t-il ensuite.
- 66 Il dit, plongé dans ses pensées : C'est comme ça. On va et on vient, et... on va, bien qu'on ne sache pas... bien qu'on ne sache pas... oui... où l'on va.
- 67 Puis le garde-barrière s'empêtra dans ses réflexions. Pendant un bon moment on n'entendait plus rien. La femme était debout au milieu de la pièce et les regardait. Son visage avait une expression attentive.
- 68 Le garde-barrière revint alors à lui. Et il dit : C'est bien vrai, on va et on vient. Exactement comme les trains. Eux aussi. Et jamais ils n'arrivent. Toujours en route. Mais un jour, tout cela finira bien par s'arrêter. Comme ce sera agréable, oh oui.
- 69 Agréable, dit l'étranger.
- 70 Ses grands yeux étranges fixaient le garde-barrière avec un regard pénétrant.
- 71 Agréable... Êtes-vous fatigué ? Fatigué de vivre. Il ne faut pas, vous entendez ! Il ne le faut pas !
- 72 Qu'est-ce qu'il ne faut pas, demanda le garde-barrière. Être fatigué ? On le devient, fatigué, vous comprenez. Ces satanés trains. Vous ne savez pas ce que c'est. Les trains passent en sifflant. Ils ne font pas attention à vous. Oui, parfois on ne sait pas ce que l'on veut. Simplement disparaître. Plonger en enfer.
- 73 L'étranger se leva alors. Le garde-barrière s'aperçut seulement à cet instant comme il était grand. Tellement qu'il emplissait toute la pièce. Et le garde-barrière se sentait devenir tout petit devant son regard. Son regard étrange. Il y eut un long moment de silence. Et durant ce silence il devenait si petit, le garde-barrière. Oui, si petit, presque un rien. Un rien du tout.
- 74 L'homme se mit à parler. Sa voix claire remplissait toute la pièce, tout. Et pendant qu'il parlait, le cœur du garde-barrière fut envahi par une profonde sensation de paix.
- 75 Il dit : Est-ce que vous avez entendu les convois militaires, la nuit ? Moi, je les ai entendus. Ils font un bruit plus sourd que les autres trains. Ils remplissent les nuits de leur grondement étouffé. J'ai passé des nuits entières sur les talus du chemin de fer, où il gelait à pierre fendre. J'ai vu et j'ai entendu. Savez-vous ce que j'ai vu ? Des hommes. Exactement, des hommes. Et savez-vous ce que j'ai entendu ? Des chants, à travers les vitres ouvertes des compartiments. Et de la musique. Des rires. Voilà des gens heureux, se dit-on. Les gens heureux chantent. Mais voyez-vous, lorsque je me tiens là, dans l'obscurité, en regardant les wagons passer comme l'éclair, je me sens envahi par un sentiment étrange. Et je ne vois plus rien. Et je n'entends plus rien. Les gens heureux sont partis au loin. Les rires se sont éteints. Seul reste le grondement sourd des wagons. *Et c'est là que mon regard perce la nuit.* Savez-vous ce que je vois ?

- 76 Il se mit à chuchoter. Le garde-barrière le regardait avec ses grands yeux qui brillaient dans l'obscurité. La femme du garde-barrière restait immobile. Les mains jointes sur son cœur.
- 77 Mon regard perce la nuit. Mes yeux voient mieux que le jour. Ils pénètrent toute chose. Et je vois alors... la Mort. La Mort. Vous entendez, la Mort. Savez-vous pourquoi ils sont si gais ? Ils ont peur, comprenez-vous. Ils ont peur de la Mort. Peur. S'ils pouvaient aller à la rencontre de la vie avec la même joie ! Mais la vie, ça va de soi. Ce n'est pas quelque chose qu'il faut quémander. Et c'est pour cela qu'elle n'a aucune valeur. On se fatigue. Comme vous. Et on voudrait se coucher et mourir. Comme vous, et tous les autres. Et on devient ainsi son propre assassin. Toute l'humanité. C'est le suicide collectif. La guerre. Oui, on meurt, alors que l'on devrait vivre. Vivre, entendez-vous. Vivre. Car on n'a pas le droit de mourir. On doit vivre. Et se battre. Et aimer. Rappelez-vous, tant qu'un être est aimé par un autre, un seul, il doit continuer à vivre. Il le faut. Car personne ne doit mourir. Personne. Et un jour, lorsque tous les hommes auront compris que l'amour est la seule chose qui vous donne la force de vivre, et que la vie nous a donné l'amour à tous, ce jour-là personne ne voudra plus mourir. Ce jour-là l'éternel printemps sera arrivé.
- 78 Le garde-barrière dit alors, comme s'il se parlait à lui-même : Aujourd'hui c'est l'automne qui est arrivé. Ce matin, les rails étaient couverts de gelée. Toutes les fleurs mortes de froid.
- 79 Non, dit l'homme, l'automne est encore loin. Mais le jour où les deux derniers hommes se lèveront de la fange de leurs tranchées en criant : Je te hais ! Je te hais ! et lorsque ces deux hommes, au lieu de se tendre la main et de s'aimer, mettront en joue les deux derniers fusils de l'humanité pour se viser et mourir, sans avoir aimé ou sans avoir été aimé, ce jour-là l'automne sera arrivé. Mais ce jour-là ne doit jamais venir, vous entendez. Jamais. Mais cela dépend de vous et de moi. Nous devons aimer la vie. Nous devons vivre d'amour. Et personne ne doit jamais se décourager. Nous devons nous battre. Et il ne nous faut pas mourir, jamais. Sinon l'automne arrive. Et il ne doit pas venir, vous entendez. *Il ne doit pas venir.* Comprenez-vous maintenant pourquoi vous n'avez pas le droit de vous décourager ?
- 80 Oui, dit le garde-barrière d'un ton humble, maintenant je comprends.
- 81 L'homme s'assit alors et se tut. Ce fut un long silence. L'obscurité enveloppa doucement toute chose. L'homme regardait par terre. Mais le garde-barrière sentait pourtant tout le temps ses yeux fixés sur lui. Ils le brûlaient.
- 82 Le garde-barrière dit tout bas : Oui, maintenant je comprends, il faut vivre. C'est peut-être un bonheur, cela aussi, de vivre. On est peut-être heureux, bien qu'on ne s'en rende pas compte. Nous sommes peut-être tous heureux, moi et ma femme et...
- 83 Alors le sang monta subitement à la tête de la femme du garde-barrière. Elle se précipita jusqu'à la table, frappant un tel coup de poing que les tasses se mirent à sauter. La tasse du garde-barrière se renversa. Roula par terre. Elle la piétina. La cassa en mille morceaux.
- 84 Elle s'écria : Le bonheur ? Que sais-tu de mon bonheur ? Toi qui ne t'es jamais soucié de moi ! Toi qui ne m'as jamais regardée avec les yeux d'un amant ! Tu peux parler de bonheur ! Non, te dis-je, jamais nous ne serons heureux. Tu entends ! Jamais ! Jamais !
- 85 Puis elle se tut. S'affaissant pour ainsi dire sur elle-même. Elle alla chercher la pelle et le balai. Pour ramasser les morceaux de la tasse.
- 86 Non, dit l'étranger doucement, on ne sait rien du bonheur des autres.

- 87 Mais, dit le garde-barrière d'un ton désespéré, un jour tu as quand même été heureuse. Tu chantais. Tu riais. C'était en été. Je m'en rappelle maintenant.
- 88 La femme du garde-barrière s'avança alors au bord de la table.
- 89 Ses joues étaient en feu. Le sang gonflait ses lèvres. Son corps se cabrait. Sa voix devenait chaude et claire. Elle se tenait droite et fière devant eux. En cet instant elle était vraiment belle. Et jeune.
- 90 Et en cet instant c'était comme si le garde-barrière voyait sa femme pour la première fois.
- 91 Elle dit : Oui, tu as raison. Un jour j'ai été heureuse. Mais tu ne sais pas pourquoi je l'ai été. Et tu ne le sauras jamais. Et un jour peut-être je serai de nouveau heureuse. Oui, je sais que je le serai encore. Car un jour il viendra. Oui, je le sais. Un jour il viendra.
- 92 Puis elle redevenait pareille à elle-même. Mais pendant un long moment elle avait été jeune.
- 93 Oui, dit l'étranger, on sait si peu de choses du bonheur. On sait simplement qu'un jour il doit venir. Je ne sais rien de mon bonheur, bien que je le possède peut-être déjà. Peut-être est-ce là mon bonheur, d'être libre, d'aller et venir et de ne pas savoir où je vais à la fin. Je me sens plus heureux maintenant que jamais auparavant. Car je n'ai pas toujours vagabondé ainsi. J'ai travaillé durement. Mais j'étais toujours si inquiet. À la fin je n'y tenais plus. J'ai pris la route. Et maintenant je sais que je me suis trouvé moi-même. Auparavant, lorsque j'ai travaillé, je n'étais pas mon propre maître. D'autres étaient mes maîtres. Pendant de nombreuses années j'ai parcouru les mers. Et à la fin j'ai travaillé au chemin de fer. C'était en été. Il y a longtemps.
- 94 Le garde-barrière se montra tout à coup intéressé. Ah bon, dit-il, vous avez travaillé au chemin de fer. Alors vous connaissez peut-être cette petite ligne ?
- 95 Bien sûr, dit l'homme, absolument. J'y ai travaillé jadis comme conducteur de locomotive.
- 96 Ah bon, dit le garde-barrière, alors vous vous rappelez peut-être aussi notre petite maison ?
- 97 Évidemment que je m'en rappelle. Et pour une raison très précise.
- 98 Et laquelle, demanda le garde-barrière d'un air très intrigué.
- 99 Cet été-là je n'étais pas bien solide à mon travail. Je me fatiguais très vite. Même qu'un jour je me suis évanoui devant la chaudière. Mais le convoyeur voulait bien me remplacer de temps à autre pour que je puisse me reposer un peu. Nous nous sommes mis d'accord que, chaque fois que je me sentirais fatigué, je lui ferais un signe, juste en passant devant cette petite maison de garde-barrière. Je devais tendre le bras par la fenêtre et lui faire signe. Cette maison devint ainsi pour moi une sorte de relais pour me reposer. Je la bénissais.
- 100 Ah bon, dit le garde-barrière tout bas.
- 101 Il voulait encore dire quelque chose. Mais il n'en eut guère le temps.
- 102 Sa femme le devança. Sa voix était sourde et minée de désespoir. Elle dit : Est-ce qu'il y a longtemps que cela s'est passé ?
- 103 Oui, dit l'homme d'un ton prudent, il y a bien dix ans de cela.
- 104 Elle se mit à rassembler ses souvenirs et à calculer. C'était bien exact. Et d'un seul coup elle se sentait très vieille. Elle se leva lourdement pour se diriger vers la porte. Son visage était gris. Elle laissa la porte ouverte. Dehors il faisait sombre.

- 105 Les hommes se regardaient. Le garde-barrière dit : Parfois elle est comme ça. Il faut qu'elle sorte. Dans ces moments-là je crains pour elle, vous savez. J'ai parfois une impression si étrange. Comme si je n'allais pas le supporter. J'ai besoin de quelqu'un. Mais je n'ai personne. Et puis, elle dit des choses si étranges. De rencontrer son destin.
- 106 Non, dit l'étranger doucement, nous ne savons rien du destin des autres. Même pas du nôtre.
- 107 Non, dit le garde-barrière, je me demande parfois comment tout cela va finir. Si nous allons pouvoir l'endurer. C'est si étrange de savoir que ce sont les hommes qui ont inventé la guerre. Les hommes, qui sont pourtant bons. Auxquels on aimerait faire confiance.
- 108 Non, dit l'étranger doucement, *je crois en l'Homme, mais non pas aux hommes.*
- 109 Le garde-barrière ne pouvait pas comprendre cela. Mais un jour, quand il sera seul, alors il comprendra.
- 110 Au bout d'un moment il dit : Je vais voir ce qu'elle fait dehors. Pourvu qu'elle ne fasse pas de bêtises. On ne sait jamais.
- 111 Non, dit l'étranger, on ne sait rien.
- 112 Le garde-barrière sortit donc. Ses pas se perdaient dans l'obscurité.
- 113 Au bout d'un moment un autre bruit de pas se fit de nouveau entendre, du même côté de l'obscurité. La femme du garde-barrière se tenait sous la porte. Puis s'avancait vers l'homme qui se trouvait seul à la table. Malgré l'obscurité il voyait qu'elle était bouleversée. Ses cheveux étaient défaits. Elle respirait par saccades. Sa voix était fatiguée lorsqu'elle parlait. Toute sa personne ployait sous un profond désespoir. Elle dit : Tout à l'heure j'ai dit qu'un jour j'allais être heureuse. Qu'un jour il allait venir. Maintenant je sais que ce n'est pas vrai. Je ne serai jamais heureuse.
- 114 Pourquoi pas, demanda l'étranger.
- 115 Il y a eu un été où j'étais heureuse. Joyeuse comme jamais auparavant. Vous ne savez pas pourquoi, mais je vais vous le dire. Un jour, alors que j'étais debout près de la barrière à attendre sans savoir quoi, un train surgit à toute allure. Juste au moment où la locomotive passait devant moi, un bras se tendit à travers l'ouverture de la fenêtre. Quelqu'un me fait signe, pensais-je. Et je me sentais tellement heureuse. Chaque jour j'attendais. Mais un jour j'ai attendu en vain. Cela me rendit amère, mais je me disais : Un jour il viendra de toutes façons, lui qui m'a fait signe. Je n'attendrai pas en vain.
- 116 Mais maintenant je le sais : J'ai attendu en vain.
- 117 Non, dit l'homme doucement, ce n'est pas vrai. Puisque je suis ici. Pourquoi êtes-vous si malheureuse ?
- 118 Puisque ce n'est pas à moi que vous avez fait signe, dit la femme du garde-barrière, mais à un autre.
- 119 Non, dit l'homme d'une voix affectueuse, c'était bien à vous. Mais je ne voulais pas le dire pendant que lui, il était encore à l'intérieur.
- 120 Mais elle entendait à sa voix qu'il mentait. Elle dit d'une voix calme : Maintenant que vous êtes venu, il faut en tout cas que je vous regarde bien en face.
- 121 Elle s'avança vers le mur pour allumer une lumière. L'homme se leva pour aller vers elle. Elle vint alors se blottir tout contre lui. Observant chaque trait de son visage. Ses mains

- glissaient dans ses cheveux. Maintenant que vous êtes là, dites, vous allez me prendre avec vous ?
- 122 Non, dit l'homme, je ne peux pas.
- 123 Mais pourquoi ?
- 124 Je ne peux pas le dire. Je sais simplement que je ne le peux pas.
- 125 Alors dites-moi au moins qui vous êtes.
- 126 Oui, dit l'étranger, je suis l'Homme.
- 127 Alors elle jeta sur lui son regard rayonnant. Elle le prit dans ses bras et l'embrassa longuement. Puis elle dit : Dites maintenant que vous voulez me prendre avec vous !
- 128 Non, dit-il, je ne le peux pas.
- 129 Mais pourquoi ?
- 130 Cela aussi, dit l'homme doucement, est une sorte de bonheur que de pouvoir porter son destin.
- 131 Alors la femme du garde-barrière ne dit plus rien. Elle s'affaissa sur une chaise, se prit la tête entre les mains et se mit à pleurer doucement.
- 132 Dehors quelqu'un s'approchait. C'était le garde-barrière. Il hésitait sur le pas de la porte. Mais en voyant sa femme, il alla s'asseoir sur une chaise, regardant droit devant lui, évitant le regard de l'étranger. Et l'étranger l'évita aussi. La lumière les tenait à distance l'un de l'autre. Dans un long silence.
- 133 Puis l'homme se leva. Parlant de sa voix claire qui allait droit au cœur de chacun, il dit : Merci pour la bonté que vous avez témoignée à un vieillard.
- 134 Levant alors les yeux, le garde-barrière vit que l'homme était effectivement très vieux.
- 135 Puis il dit : merci et au revoir.
- 136 Puis il s'avança vers la porte d'un pas décidé, la fermant doucement derrière lui. Ses pas résonnaient longtemps. Au bout d'un moment il revint. Ils l'entendaient chercher à tâtons la poignée de la porte. Puis la porte s'ouvrit. Ils l'entendaient dire de sa voix claire : *Le Bien vaincra toujours ! Sinon le monde périra !*
- 137 Après, il referma la porte. Ses pas se perdaient au loin. Au bout d'un moment ils se levaient pour sortir sur la voie. Ils y restèrent longtemps sans dire un mot. Ensuite la femme rentra. Suivie du garde-barrière. Arrivée à l'intérieur elle se jeta sur le sol en pleurant. Ses frêles épaules étaient secouées par des sanglots. Elle frappait le sol de ses pieds. Le garde-barrière ne savait pas quoi faire. Alors il prit sa casquette et sortit. Il monta lentement la sente. Parfois il heurtait une pierre. Il sifflait entre ses dents.
- 138 Il pensait sans doute à quelque chose.
- 139 Une fois que l'homme était parti, elle s'était sentie plus calme. Demeurant un moment immobile, couchée à même le sol. Puis elle se leva et sortit. Elle s'arrêta au milieu de la voie.
- 140 L'obscurité l'enveloppait de toutes parts. Personne ne pouvait la voir avant de se trouver nez à nez avec elle.
- 141 Plongée dans ses pensées elle se dit qu'il fallait rester. Rencontrer son destin.

- 142 Cinq kilomètres au nord de la maison du garde-barrière, Tomtebo 178, le chemin de fer traversait une grande tourbière. Les trains y roulaient toujours très lentement. Le sol n'était pas sûr. Là où la tourbière s'arrêtait, la voie dessinait un virage très serré.
- 143 Lorsqu'ils eurent dépassé la tourbière pour entrer dans le virage, un homme surgit dans les phares de la locomotive. Le conducteur l'aperçut trop tard. Il freina. Les wagons se bousculèrent. Juste avant qu'ils ne le heurtent il se retourna pour regarder les phares. Puis ce fut le choc avec la locomotive. Il fut projeté au loin, hors de la lumière des phares, sans que la machine ne l'écrase.
- 144 La minute d'après, le conducteur était descendu sur la voie. Le convoyeur arriva en courant. Tout au bout du train surgissait le contrôleur. Les voyageurs sortaient sur les plates-formes. Une coupure de courant, criait le contrôleur. Cela les calmait. Ils avaient été inquiets. Ils rentraient. Dans les wagons réservés aux militaires, au bout du train, on jouait de l'accordéon. On y chantait également.
- 145 Le conducteur était blême. Il s'appuyait lourdement contre la locomotive, devait s'agripper au contrôleur pour ne pas tomber. Puis ils s'avancèrent vers la lumière. Il doit se trouver là en bas, dit le conducteur d'une voix éteinte. Le contrôleur éclaira le talus.
- 146 Le choc l'avait projeté en un large cercle. Sa tête avait heurté une pierre en tombant. Il était mort sur le coup.
- 147 Ils ne l'apercevaient pas tout de suite. Il se confondait avec le sol. Le contrôleur fut le premier. Il se laissa glisser en bas du talus. Les autres suivaient. Le contrôleur l'éclaira de sa lampe. Il était couché sur le dos. Ils le redressèrent. Le contrôleur éclaira alors son visage. Il souriait encore dans la mort. Ses yeux étaient fermés. Ils voyaient bien qu'il était mort. Le sang coulait d'une blessure sur le front. Il avait taché le sol.
- 148 Le conducteur se détourna. Il dit lentement : C'est le deuxième aujourd'hui.
- 149 Puis il se mit à pleurer, secoué par de gros sanglots.
- 150 Ne pleure pas, dit le contrôleur doucement. Ce n'est certainement pas ta faute. Tu n'y peux rien si les gens marchent sur la voie devant le train.
- 151 Le conducteur dit d'une voix remplie de larmes : C'est si horrible tout cela. Vous qui ne l'avez pas vu, vous ne pouvez pas comprendre. Vous n'avez pas entendu comme elle criait avant que je ne l'écrase. Moi je l'ai entendu. Oh, c'était horrible, cette femme du garde-barrière. Mais que celui-ci prenne la chose aussi calmement. Nous l'avons portée dans la cuisine, enfin, ce qu'il en restait. Nous l'avons posée sur la table. Il voulait l'avoir auprès de lui pendant toute la nuit, disait-il. Puis il posa un drap sur son corps. Dire qu'il prenait tout cela si calmement, comme quelque chose de tout à fait normal. Après tout, c'était sa femme.
- 152 Le contrôleur dit à voix basse : Nous ne savons rien du chemin des hommes. Mais ne vois-tu pas son sourire heureux. C'était peut-être un bonheur pour lui de mourir, tu comprends, pour elle aussi peut-être. Nous ne savons rien.
- 153 Ils restèrent un long moment sans rien dire, les trois hommes autour du mort. Ils pouvaient entendre leur respiration. Ils entendaient la musique de l'accordéon qui commençait à jouer joyeusement en majeur. Le vent amplifiait le son. On riait plus loin, on chantait aussi.
- 154 Tandis que les trois hommes se tenaient là, immobiles, il commençait à pleuvoir. Avec un vent qui sifflait de plus en plus fort, qui enflait en rafales. En l'espace de quelques secondes ils étaient trempés.

- 155 Le contrôleur se pencha sur le mort. Il dit, comme s'il se parlait à lui-même : Je l'ai connu. On l'appelait Ville la guigne. C'était parce que tout allait de travers pour lui. Il a toujours été un peu bizarre. Mais lorsque sa femme l'a quitté il a perdu la tête. Il s'est mis à aller de village en village pour tenir des réunions. Petit à petit il a retrouvé son calme. Mais il n'a plus jamais repris le travail. Il a vagabondé sur les chemins. À la fin on l'a mis dans un asile pour vieillards. Il était devenu un peu fou, disait-on. Mais sans doute pas plus fou que les autres. Mais il ne pouvait pas y rester non plus. Le printemps venu, il prenait le large. Mais à chaque automne il revenait. Toujours en prenant la voie du chemin de fer jusqu'à l'asile.
- 156 Le contrôleur se redressait et enlevait sa casquette. La pluie ruisselait sur lui. Les autres attendaient avec impatience. L'obscurité était encore plus épaisse. Les lanternes de la locomotive n'étaient plus que des taches indistinctes. Tous les contours disparaissaient.
- 157 Le contrôleur dit doucement : Merci pour ce que tu m'as donné un jour. Tu es venu chaque automne. Sans doute que l'automne est là de nouveau.
- 158 Le train grinçait et gémissait. La pluie ruisselait sur les plates-formes. Elle tambourinait sur les toits. Et dans les compartiments éclairés les gens se recroquevillaient et parlaient à voix basse de tout et de rien. Pas le moindre bruit dans le wagon-restaurant. Personne ne faisait tinter les assiettes. Personne ne parlait. Et dans le wagon des soldats l'accordéon expira dans un profond soupir, semblait-il.
- 159 Et tandis qu'ils étaient là dans l'obscurité, près d'une gare inconnue, et que la pluie battait contre les vitres, tous ceux qui étaient dans ce train le sentaient bien, ils en étaient même sûrs, l'automne était arrivé. Et ils se recroquevillaient dans leurs compartiments chauffés. En silence. Certains avaient froid.
- 160 Et la tempête grondait. Dehors l'obscurité guettait, épaisse.
- 161 Et dans l'obscurité l'automne s'avancait le long des wagons d'un train arrêté sur la voie.
- 162 Puis on le déposa dans un compartiment vide.